



Der blinde Sänger.

Wo bist du, süßes Licht.

Das Herz ist wach, doch hält gebannt im
Zauber die Nacht mich immer.

Einst grünten meine Täler, es glänzten einst
Es bluhnten, wie mein Auge, die Blumen auf,
es bluhnte das Angesicht
Der Geliebten

Aber den Donner

Am Mittag,

Hochwandelnd hör ich ihn in der Nacht, ich hör'

Ihn tödtend, siebenfältig erneuend den

Vom Niedergang zum Aufgang, in den
schreiten.

Und ihm nach meine Saiten, ertönet mir,

Wo endest du?

du sicherer

Auf deiner Irrbahn weiter,

O Geist!

L'aède aveugle.

Où te trouver, douce lumière.

Le cœur veille, pourtant me tient captif
en sortilège la nuit toujours.

Jadis reverdissaient mes vallées, resplendissaient jadis
Fleurissaient, comme la prunelle de mes yeux, les fleurs,
fleurissait le visage
De la bien-aimée

Mais le tonnerre
A midi,

Sur son erre altière je l'entends dans la nuit, je l'entends
Qui met à mort, septuple qui régénère le
Du couchant au levant, à grands pas
dans l'

A sa poursuite cordes de ma lyre, me revenez en écho,

Jusqu'à quels confins?

toi si sûr
Dans ton errance perpétuelle,

O souffle!

Der blinde Sänger.

Wo bist du, Jugendliches, das immer mich
Zur Stunde weckt des Morgens, wo bist du Licht
Das Herz ist wach, doch hält und bannt im
Traurigen Zauber die Nacht mich immer.

Einst lauscht ich um die Dämmerung gern und harrt
Auf dich am luftgen Hügel und nie umsonst,
Und grüßte deine

L'aède aveugle.

Où te trouver, jouvence, toi qui toujours

Me réveilles le matin, où te trouver lumière

Le cœur veille, pourtant me maintient et m'enchaine

En funeste sortilège la nuit toujours.

Jadis à l'écoute de l'aube j'aimais à te guetter

Sur la colline aérienne et jamais en vain,

Saluant tes

Täglich Gebet.

Wo bist du, Jugendliches, das immer mich
Zur Stunde weckt des Morgens! wo bist du Licht?
Das Herz ist wach, doch hält und hemmt in
Heiligem Zauber die Nacht mich immer.

Sonst lauscht ich um die Dämmerung gern, sonst harrt
Ich gerne dein am Hügel ; und nie umsonst!
Nie täuschten mich, du Holdes! deine
Boten, die Lüfte, denn immer kamst du

Kamst allbeseeligend den gewohnten Pfad
Herein in deiner Schöne, wo bist du Licht?
Das Herz ist wieder wach, doch bannt und
Hemmt die unendliche Nacht mich immer.

Mir grünten sonst die Gärten, es leuchteten
Die Blumen, wie die eigenen Augen, mir;
Nicht ferne war das Angesicht der
Lieben und leuchtete mir, und droben

Und um die Wälder sah ich die Fittige
Des Himmels fliegen, da ich ein Jüngling war,
Nun siz ich still allein, von einer
Stunde zur anderen, und Gestalten

Aus Lieb und Laid der helleren Tage schafft
Zur eignen Freude gern mein Gedanke sich
Und ferne lausch ich hin, ob nicht ein

Freundlicher Retter vielleicht mir komme.

Dann hör ich oft den Wagen des Donnerers

Am Mittag, wenn er naht

Wenn ihm das Haus bebt und der Boden

Unter ihm dröhnt, und der Berg es nachhallt.

Den Retter hör ich dann in der Nacht, ich hör'

Ihn tödtend, den Befreier, belebend ihn,

Den Donnerer, vom Untergang zum

Orient eilen, und ihm nach tönt ihr

Ihr meiner Seele Saiten! es lebt mit ihm

Mein Geist

. so geleit'ich

Gerne

Wohin? wohin? ich höre dich da und dort,

Allgegenwärtiger, immer und

Wo endest du? und was, was ist es

Über den Wolken, und wie? wie wird mir?

Tag! Tag! du über stürzenden Wolken! sei

es blühet mein Auge dir,

O Jugendlicht! o Glück? das alte

Wieder! doch geistiger rinnst du nieder

Du goldner Quell, aus heiligem Kelch! und du,

Du grüner Boden, friedliche Wieg! und du,

Haus meiner Väter und ihr Lieben,

Die mir begegneten einst, o naht

O kommt, daß euer, euer die Freude sei,

Ihr alle! daß euch seegne der Sehende!

O nimm, daß ichs ertrage mir das

Leben, das göttliche, mir vom Herzen.

Prière quotidienne.

Où te trouver, jouvence, toi qui toujours

Me réveilles le matin ! Où te trouver lumière ?

Le cœur veille, pourtant me maintient et m'entrave

En sortilège sacré la nuit toujours.

Autrefois j'aimais rester à l'écoute de l'aube, j'aimais à

Te guetter sur la colline ; mais jamais en vain !

Jamais ne me trahirent, toi pleine de grâce, tes

Messagers, les zéphyr, car toujours tu es venue

Entrant, dispensatrice de toute félicité, par le

Sentier coutumier dans ta beauté, où te trouver lumière ?

Le cœur veille de nouveau, pourtant m'enchaîne et

M'entrave la nuit sans fin toujours.

Pour moi les jardins reverdissaient autrefois, s'illuminaient

Pour moi les fleurs telles mes propres yeux ;

Non loin le visage des êtres aimés

S'illuminait pour moi, et là-haut

Autour des forêts je les voyais volant

Les rémiges célestes, en ce temps juvénile.

Me voici livré au silence, assis seul

Au fil des heures, et des figures

D'amour et douleur des jours plus sereins aime

A se forger pour sa seule joie mon penser

Et m'enquiers à l'écoute du lointain si

Un sauveur ami peut-être à moi ne viendrait.

Alors souvent je perçois le char du Tonnant

En plein midi, à son approche

A faire trembler la maison et le sol

Sous lui retentit, et la montagne le porte en écho.

Le sauveur je l'entends alors dans la nuit, l'entends

Donnant la mort, le libérateur, donnant la vie,

Le Tonnant qui du Couchant

En Orient se hâte, à sa poursuite

Vous vibrez cordes de mon âme! que vive avec lui

Mon esprit

. ainsi j'aime

Faire escorte

Où, jusqu'où ? je te perçois çà et là

Toi l'omniprésent, et toujours

Où est ta fin ? mais qu'est-ce, qu'est-

Ce sur les nuées, quelle, quelle survenance ?

Jour ! toi sur le précipice des nuages ! sois

mes yeux éclosent pour toi,

Lumière de jouvence ! félicité ? celle d'antan

Derechef ! pourtant de plus d'esprit tu ruisselles

D'or toi source versée d'une coupe sacrale ! et

Toi sol de verdure, paisible berceau ! et toi

Maison de mes pères et vous dans l'amour

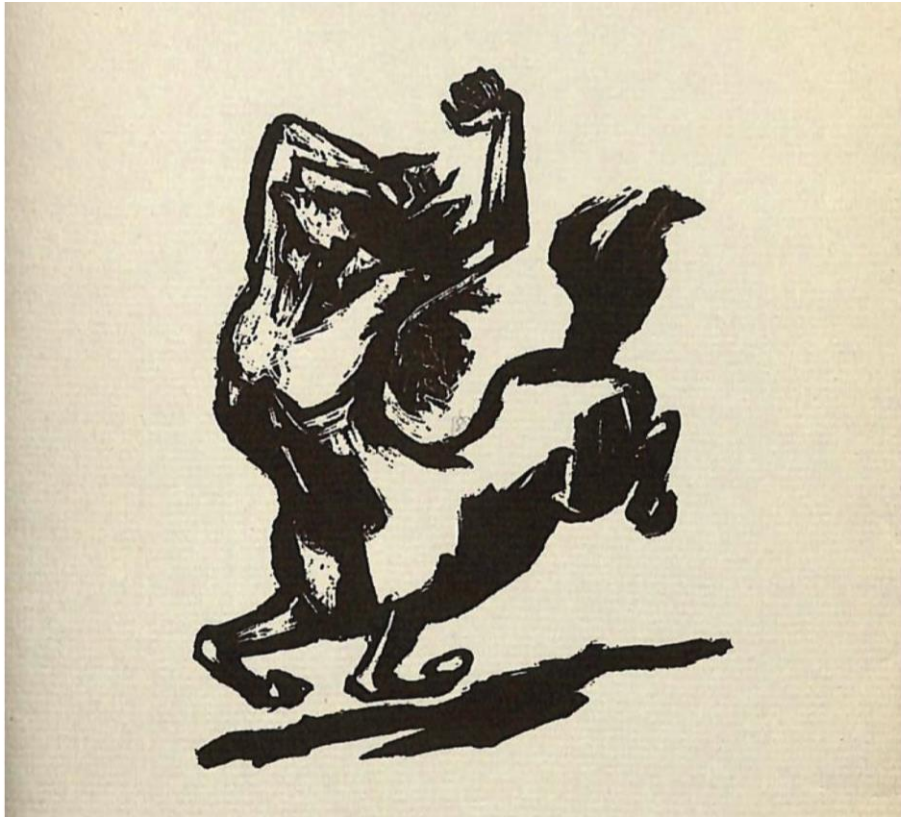
Mes rencontres de jadis, approchez

O venez que vôtre soit la joie, soit vôtre,

Vous tous ! que vous bénisse le voyant !

M'ôtez, pour que me soit supportable, la

Vie, la divine, de mon cœur.



Der blinde Sänger.

Ελυσεν αινον αχος απ'ομματωνΑρης.

Sophokles.

Wo bist du, Jugendliches! das immer mich
Zur Stunde weckt des Morgens, wo bist du, Licht!
Das Herz ist wach, doch bannt und hält in
Heiligem Zauber die Nacht mich immer.
Sonst lauscht'ich um die Dämmerung gern, sonst harrt'
Ich gerne dein am Hügel, und nie umsonst!
Nie täuschten mich, du Holdes, deine
Boten, die Lüfte, denn immer kamst du,

Kamst allbeseeligend den gewohnten Pfad
Herein in deiner Schöne, wo bist du, Licht!
Das Herz ist wieder wach, doch bannt und
Hemmt die unendliche Nacht mich immer.

Mir grünten sonst die Lauben; es leuchteten
Die Blumen, wie die eigenen Augen, mir;
Nicht ferne war das Angesicht der
Meinen und leuchtete mir und droben
Und um die Wälder sah ich die Fittige
Des Himmels wandern da ich ein Jüngling war;
Nun siz ich still allein, von einer
Stunde zur anderen und Gestalten
Aus Lieb und Laid der helleren Tage schafft
Zur eignen Freude nun mein Gedanke sich,
Und ferne lausch' ich hin, ob nicht ein
Freundlicher Retter vielleicht mir komme.

Dann hör ich oft die Stimme des Donnerers
Am Mittag, wenn der eherne nahe kommt,
Wenn ihm das Haus bebt und der Boden
Unter ihm dröhnt und der Berg es nachhallt.
Den Retter hör' ich dann in der Nacht, ich hör'
Ihn tödtend, den Befreier, belebend ihn,
Den Donnerer vom Untergang zum
Orient eilen und ihm nach tönt ihr
Ihm nach, ihr meine Saiten! es lebt mit ihm
Mein Lied und wie die Quelle dem Strome folgt,
Wohin er denkt, so muß ich fort und
Folge dem Sicherem auf der Irrbahn.
Wohin? Wohin? ich höre dich da und dort
Du Herrlicher! und rings um die Erde tönts.
Wo endest du? und was, was ist es
Über den Wolken und o wie wird mir?

Tag! Tag! du über stürzenden Wolken! sei
Willkommen mir! es blühet mein Auge dir,
O Jugendlicht! o Glück! das alte
Wieder! doch geistiger rinnst du nieder
Du goldner Quell aus heiligem Kelch! und du,
Du grüner Boden, friedliche Wieg'! und du,
Haus meiner Väter! und ihr Lieben,
Die mir begegneten einst, o nahet
O kommt, daß euer, euer die Freude sei,
Ihr alle, daß euch seegne der Sehende!
O nimmt, daß ich's ertrage, mir das
Leben, das Göttliche mir vom Herzen.

L'aède aveugle.

« D'un horrible fardeau délivra les yeux Arès. »

Sophocle.

Où te trouver, jouvence ! toi qui toujours

Me réveilles le matin, où te trouver, lumière !

Le cœur veille, pourtant m'enchaîne et me maintient

En sortilège sacré la nuit toujours.

Autrefois j'aimais rester à l'écoute de l'aube, j'aimais à

Te guetter sur la colline , mais jamais en vain !

Jamais ne me trahirent, toi pleine de grâce, tes

Messagers, les zéphyr, car toujours tu venais

Entrant, dispensatrice de toute félicité, par le

Sentier coutumier, dans ta beauté, où te trouver lumière !

Le cœur veille de nouveau, pourtant m'enchaîne et

M'entrave la nuit sans fin toujours.

Pour moi les ramures reverdissaient autrefois, s'illuminaient

Pour moi les fleurs telles mes propres yeux ;

Non loin le visage des miens

S'illuminait pour moi, et là-haut

Autour des forêts je les voyais voguant

Les rémiges célestes, en ce temps juvénile ;

Me voici livré au silence, assis seul

Au fil des heures, et des figures

D'amour et douleur des jours plus sereins se forge

Pour sa seule joie mon penser dès lors,

Et m'enquiers à l'écoute du lointain si

Un sauveur ami peut-être à moi ne viendrait.

Alors souvent je perçois le char du Tonnant
En plein midi, à son approche d'airain
A faire trembler la maison et le sol
Sous lui retentit, et la montagne le porte en écho.
Le sauveur je l'entends alors dans la nuit, l'entends
Donnant la mort, le libérateur, donnant la vie,
Le Tonnant qui d'Occident
En Orient se hâte, à sa poursuite
Poursuite, vous vibrez cordes de ma lyre ! que vive avec lui
Mon chant, et comme la source qui suit le fleuve
Où il pense, je dois partir et je
Suis son pas sûr dans son orbe d'errance.
Où, jusqu'où ? je te perçois çà et là dans
Ta magnificence ! en résonne à l'entour la terre.
Où est ta fin ? mais qu'est-ce, qu'est-
Ce sur les nuées, ô quelle survenance ?

Jour ! jour sur le précipice des nuages ! sois
Le bienvenu ! Mes yeux éclosent pour toi.
Lumière de jouvence ! félicité ! celle d'antan
Derechef ! mais de plus d'esprit tu ruisselles
D'or toi source versée d'une coupe sacrée ! et
Toi sol de verdure, paisible berceau ! et toi,
Maison de mes pères ! et vous dans l'amour
Mes rencontres de jadis, approchez
O venez, que vôtre soit la joie, soit vôtre,
Vous tous, que vous bénisse le voyant !
M'ôtez, pour que me soit supportable, la
Vie, la divine, de mon cœur.

Chiron

Wo bist du, Nachdenkliches! das immer muß
Zur Seite gehn, zu Zeiten! wo bist du Licht?
Der Geist ist wach, doch zürnet mir und
Hemmt die erstaunende Nacht mich immer.

Sonst folgt ich treu den Kräutern des Walds und lauscht'
Ein waiches Wild am Hügel; und nie umsonst!
Nicht täuschten, auch nicht einmal deine
Boten, denn allzubereit fast kamst du

So Garten oder Füllen dir labend war
Rathschlagend, des Herzens wegen, wo bist du Licht?
Das Herz ist wieder wach, doch herzlos
Zieht die gewaltige Nacht mich immer.

Ich wars. Von Krokus gönnte und Thymian
Ein Himmlischer und den ersten Straus
Und bei der Sterne Kühle lernt ich
Aber das Nennbare nur und bei mir

Die bunte Erd entzaubernd die wüste zog
Der Halbgott, Zevs Knecht ein, der gerade Mann
Nun siz ich still allein, von einer
Stunde zur anderen, und Gestalten

Aus frischer Erd' und Wolken der Liebe schafft
Weil Gift ist unter uns mein Gedanke sich

Und ferne lausch ich hin, ob nicht ein
Freundlicher Retter vielleicht mir komme.

Dann hör ich oft den Wagen des Donnerers
Am Mittag, wenn er naht
Wenn ihm das Haus bebt und der Boden
Unter ihm dröhnt, und der Berg es nachhallt.

Den Retter hör ich dann in der Nacht, ich hör
Ihn tödtend, den Befreier, der Erde zu,
Denn oft denkt einer im Gewissen,
Anderes aber der Gott

Wohin? Wohin? ich höre dich da und dort,
Umwandeln der Stachel des Gottes ist s.
Der spornt die Augen. Doch was ist es
Über den Wolken, und o wie wird mir?

Tag! Tag! nun wieder sehet ihr recht, nun trinkt
Trinkt meiner Bäche Weiden ein Augenlicht
Und rechte Stapfen gehn, und örtlich
bei euch selber, den Menschen gleich

Nimm nun ein Roß und harnische dich und nimm
Den leichten Speer, o Knabe! Die Wahrsagung
Reißt nicht und in gewisser
Zeit ist Herakles Rückkehr.

Chiron

Où te trouver, méditative ! qui toujours dois

Aller de côté, de temps à autre ! où te trouver lumière ?

L'esprit veille, pourtant contre moi courroucée

Stupéfiante la nuit m'entrave toujours.

Jadis je suivais de confiance les herbes forestières, aux aguets

Un tendre gibier sur la colline ; et jamais en vain !

Jamais ne trompèrent, pas la moindre fois, tes

Messagers, car trop empressée presque tu venais

Dès lors que jardin, poulain pour toi était délice,

En concile, en raison du cœur, où te trouver lumière ?

Le cœur veille de nouveau, pourtant sans cœur

La nuit de puissance m'étire toujours.

C'était moi. De crocus m'accorda et de thym

Un Céleste et le premier bouquet

A la fraîche des étoiles j'appris

Mais rien que chose nommable et chez moi

De la terre bigarrée, désenchanteur de la dévastée, fit

Son entrée le demi-dieu, valet de Zeus, l'homme droit

Me voici seul, assis en silence au

Fil des heures, et des figures

De terre fraîche et nuages d'amour se forge,

Puisqu'est poison entre nous, mon penser

Et m'enquiers à l'écoute du lointain si

Un sauveur ami peut-être à moi ne viendrait.

Alors souvent je perçois le char du Tonnant

En plein midi, à son approche

A faire trembler la maison et le sol

Sous lui retentit et la montagne le porte en écho.

Le sauveur je l'entends alors dans la nuit, l'entends

Mettre à mort, le libérateur, envers terre.

Car souvent aucun pense en conscience

Mais autre chose le dieu

Où, jusqu'où ? je te perçois çà et là,

Transmutant du dieu c'est l'aiguillon.

Qui éperonne les yeux. Mais qu'est-ce, qu'est-

Ce sur les nuées, ô quelle survenance ?

C'est le jour ! derechef vous voyez juste, lors buvez

Buvez saules de mes cours d'eau claire voyance,

Aller sur justes pas et topiques

chez vous-mêmes, pareils aux hommes

Prends lors un destrier, endosse le harnois, prends

Le léger javelot, ô varlet ! La véridiction

Ne rompt et en certain

Temps est le retour d'Héraclès.



Chiron

Wo bist du, Nachdenkliches! das immer muß
Zur Seite gehn, zu Zeiten, wo bist du, Licht?
Wohl ist das Herz wach, doch mir zürnt, mich
Hemmt die erstaunende Nacht nun immer.

Sonst nemlich folgt ich Kräutern des Walds und lauscht'
Ein waiches Wild am Hügel ; und nie umsonst.
Nicht täuschten, auch nicht einmal deine
Vögel : denn allzubereit fast kamst du,

So Füllen oder Garten dir labend ward
Rathschlagend, Herzens wegen ; wo bist du, Licht?
Das Herz ist wieder wach, doch herzlos
Zieht die gewaltige Nacht mich immer.

Ich war's wohl. Und von Krokus und Thymian
Und Korn gab mir die Erde den ersten Straus.
Und bei der Sterne Kühle lernt' ich,
Aber das Nennbare nur. Und bei mir

Das wilde Feld entzaubernd, das traur'ge, zog
Der Halbgott, Zevs Knecht, ein, der gerade Mann ;
Nun siz' ich still allein, von einer
Stunde zur anderen, und Gestalten

Aus frischer Erd' und Wolken der Liebe schafft,
Weil Gift ist zwischen uns, mein Gedanke nun :
Und ferne lausch' ich hin, ob nicht ein
Freundlicher Retter vielleicht mir komme.

Dann hör' ich oft den Wagen des Donnerers
Am Mittag, wenn er naht, der bekannteste,
Wenn ihm das Haus bebt und der Boden
Reinigt sich, und die Quaal Echo wird.

Den Retter hör' ich dann in der Nacht, ich hör'
Ihn tödtend, den Befreier, und drunten voll
Von üpp'gem Kraut, als in Gesichtern
Schau ich die Erd', ein gewaltig Feuer ;

Die Tage aber wechseln, wenn einer dann
Zusiehet denen, lieblich und bös', ein Schmerz,
Wenn einer zweigestalt ist, und es
Kennet kein einziger nicht das Beste ;

Das aber ist der Stachel des Gottes ; nie
Kann einer lieben göttliches Unrecht sonst.
Einheimisch aber ist der Gott dann
Angesichts da, und die Erd' ist anders.

Tag! Tag! Nun wieder athmet ihr recht ; nun trinkt,
Ihr meiner Bäche Weiden! ein Augenlicht,
Und rechte Stapfen gehn, und als ein
Herrscher, mit Sporen, und bei dir selber

Örtlich, Irrstern des Tages, erscheinst du,
Du auch, o Erde, friedliche Wieg', und du,
Haus meiner Väter, die unstädtisch
Sind, in den Wolken des Wilds, gegangen.

Nimm nun ein Roß, und harnische dich und nimm
Den leichten Speer, o Knabe! Die Wahrsagung
Zerreißt nicht, und umsonst nicht wartet,
Bis sie erscheinet, Herakles Rückkehr.

Chiron

Où te trouver, méditative ! qui toujours dois

Aller de côté, de temps à autre, où te trouver, lumière ?

Certes le cœur veille, lors pourtant courroucée

Contre moi, m'entrave stupéfiante la nuit toujours.

C'est qu'autrefois je suivais les herbes forestières, aux aguets

Un tendre gibier sur la colline ; et jamais en vain.

Jamais ne trompèrent, ne fût-ce qu'une fois, tes

Oiseaux ; car trop empressée presque tu venais

Dès lors que poulain, jardin, te fut délice

En concile, pour cause de cœur; où te trouver lumière ?

Le cœur veille de nouveau, pourtant sans cœur

La nuit de puissance m'étire toujours.

C'était certes moi. De crocus et de thym

Et de blé la terre me donna le premier bouquet.

A la fraîche des étoiles j'appris,

Mais rien que chose nommable. Et chez moi

Du champ sauvage, désenvoûteur de l'affligé, fit

Son entrée le demi-dieu, valet de Zeus, l'homme droit ;

Me voici seul, assis en silence d'heure

En heure, et des figures

De terre fraîche et nuages d'amour se forge,

Puisqu'est poison entre nous, mon penser

Et m'enquiers à l'écoute du lointain si

Un sauveur ami peut-être ne viendrait à moi.

Alors souvent je perçois le char du Tonnant
En plein midi, à son approche, le tout-connu,
A faire trembler la maison et le sol
Se purifie, et le supplice devient écho.

Le sauveur je l'entends alors dans la nuit, l'entends
Mettre à mort, le libérateur, tout en bas gorgée
D'herbes luxuriantes, comme par visions
J'envisage la terre, un déluge de feu ;

Or alternent les jours, dès lors qu'aucun
Assiste à eux, douceur et cruauté ; souffrance,
Quand un est biforme, et pas
Un seul qui ne connaisse le meilleur.

Mais c'est là l'aiguillon du dieu; jamais
Aucun ne peut aimer le divin tort sinon.
Mais aborigène le dieu alors face à
Face est là, et la terre est autre.

C'est le jour ! Derechef vous respirez juste ; lors
Buvez, saules de mes cours d'eau ! claire voyance,
Aller sur justes pas, en souverain
Aux éperons, et chez toi-même

Topique, astre errant du jour, tu apparais,
Toi aussi, ô terre, paisible berceau, et toi,
Maison de mes pères, qui inciviques
S'en sont dans les nuées du gibier allés.

Prends lors un destrier, te harnache et prends
Le javelot léger, ô varlet ! La véridiction

Ne rompt pas, en vain elle n'attend

Jusqu'à ce qu'apparaisse, d'Héraclès le retour.

Traductions génétiques des odes et du chant nocturne de Hölderlin

par Kza Han et Herbert Holl

